

MILANNGES RELIGIEUX.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI.

Montreal, Mardi, 25 Janvier 1848

No. 39.

STATION DE L'AVENT

CONFÉRENCES DE M. L'ABBÉ PLANTIER

A NOTRE-DAME.

DE L'ÉGLISE COMME AUTORITÉ DOCTRINALE.

Première question.—L'Église est-elle un pouvoir dogmatique?

Ce n'était pas sans motif que les sincères et graves admirateurs du talent et du mérite de M. l'abbé Plantier, le voyaient avec une certaine anxiété destiné à remplacer, pendant cette station de l'Avent dans la chaire de la métropole, l'illustre et saillant Dominicain qui, le premier et seul peut-être, avait pu attirer à Notre-Dame, même en cette saison, un concours et une affluence si remarquables. Quand une partie du monde religieux est encore sur les grandes routes ou dans ses terres, quand à peine le jeune étudiant chrétien a pris possession de ses travaux, de ses livres ou de ses distractions accoutumés, il était difficile d'inspirer au succès de la station quadragesimale, en l'absence de celui qui a depuis longues années le secret de vider pour ainsi dire les voies et les places publiques des jeunes gens qui les fréquentent, et de les enchaîner autour de la chaire par le charme d'une parole inimitable. On pouvait se demander d'ailleurs comment, après les Conférences du Carême précédent, parvis sublime et si savamment élevé, M. l'abbé Plantier nous introduirait dans le sanctuaire de la sainte et divine doctrine; comment à une distance si rapprochée de ses derniers discours il aurait pu disposer le reste d'un aussi magnifique édifice.

On va voir de quelle manière l'orateur a su, grâce au don du Seigneur qui le distingue, se tirer de tous ces pas difficiles, dissiper toutes les alarmes; montrer que la chaire de Notre-Dame, dans l'œuvre éminente des conférences, ne restera jamais triste et silencieuse. L'analyse courte et substantielle que nous donnons ici, ainsi que les quelques passages de ce premier discours, où tout est nouveau autant que fort et concluant, suffiront à prouver de nouveau que ce modeste et rare talent n'a point été vaincu par l'éminence et la difficulté d'une semblable tâche. Voici d'abord l'exorde, qui a servi en même temps de transition heureuse des derniers discours à l'inauguration de la prédication actuelle :

« De funestes théories sur la religion prise en général ont prévalu dans notre siècle; c'est là surtout que l'erreur égare aujourd'hui l'esprit public, et lui ferme l'avenue qui mène à la foi, c'est-à-dire à la vérité. Il y a quelques mois seulement, nous avons attaqué les plus accrédités de ces systèmes : fragiles obstacles, murailles impuissantes. Dieu, si vous daignez vous en souvenir, nous a donné de les abattre sans trop d'efforts; et quand a été tombée la poussière soulevée par leur démolition, nous nous sommes trouvés en présence et comme au seuil de l'Église. Il s'agit maintenant de l'étudier elle-même.

« Une chose frappe avant tout l'homme sérieux qui l'observe; c'est qu'elle ne se donne pas seulement pour une société, elle se proclame une puissance. Sa mission comme son bonheur c'est bien d'unir les âmes; mais son droit, à ce qu'elle affirme, c'est de les dominer, sans toutefois les asservir; et pour lui plaire, il ne suffit pas de dire : Je crois en Dieu; avec cela on pourrait être atteint d'un rationalisme qu'elle condamne. Il ne suffit pas même de dire : Je crois en Jésus-Christ; avec ce langage on pourrait encore appartenir à des sectes qu'elle réprouve. Il faut ajouter qu'on croit en elle, et qu'on se repose sur sa parole de la vérité même; *Credo in Ecclesiam*. Prétention capitale autant qu'elle est surprenante ! prétention qui renferme en soi les garanties et le sort de tout le catholicisme; prétention dont il importe, à ce titre, de discuter la valeur, disons mieux, de démontrer l'éclatante justice.

« C'est ce que nous ferons dans les Conférences de la station qui s'entrouvre... Nous établirons aujourd'hui qu'il existe dans l'Église un pouvoir dogmatique : 1^o pouvoir incontestable comme droit, 2^o pouvoir nécessaire et mille fois précieux comme institution; 3^o pouvoir irrécusable comme joug, même à notre époque de progrès, de lumière et de liberté.

L'orateur, après avoir payé un tribut d'éloges et de reconnaissance à M. l'Archevêque, demande à Dieu de lui communiquer quelque chose de ce qui distingue les écrits et le savoir du docte prélat, dans l'intérêt des âmes et de son ministère :

« Du reste, ajoute encore M. l'abbé Plantier, soit qu'il m'accorde cette faveur, soit qu'il me laisse à ma médiocrité, je le prie de faire que mes accents trouvent pour échos, dans vos cœurs, cette puissance qui renverse les préjugés et enfante la lumière, comme l'ouragan déracine les arbres de la solitude, et fait jaillir l'éclair du déchirement des nuages.

Puis, avec un tact et un à-propos parfait, l'orateur a noblement rappelé l'immense succès du prédicateur de l'Avent précédent :

« Avant de commencer, messieurs, permettez-moi de vous faire une observation :

« La véracité historique des Évangiles, la divinité non pas poétique, mais réelle, mais rigoureuse de Jésus-Christ, voilà deux points qu'a successivement établis, dans ses conférences, le brillant et pittoresque orateur qui, l'année dernière, vous parlait à pareille époque, et qui bientôt doit vous parler encore. Le béné-

fic de ses démonstrations m'est acquis, vous devez le comprendre. Ce qu'il sème avec l'éclat de son génie et la force de sa raison, j'ai droit de le recueillir. Je parle donc de ce double fait que les Évangiles sont vérités, et que Jésus-Christ est Dieu, comme d'une base reconnue, et sur laquelle il n'est plus besoin de revenir pour nous convaincre de sa solidité.

Première partie.—L'orateur procède ainsi, dans l'exposé et les preuves de ses démonstrations :

L'Église est un pouvoir doctrinal incontestable comme droit.

Trois choses sont nécessaires pour constituer un pouvoir dogmatique : 1^o un corps à part, qui concentre dans ses mains l'autorité doctrinale; 2^o la mission d'enseigner; 3^o le droit d'être écouté. Voilà précisément l'Église telle que l'a faite son auteur. Preuves évangéliques.

Deuxième partie.—L'Église est un pouvoir doctrinal nécessaire comme institution.

Jésus-Christ entra dans le monde avec différentes intentions, qui devaient être pour lui, plus tard, comme autant d'auréoles; fondateur de doctrine, organisateur de société, maître et bienfaiteur de l'humanité, voilà les titres qu'il veut conquérir, et à tous ces titres il se doit d'instituer une autorité doctrinale.

1^o Comme fondateur de doctrine. Quelle doctrine veut-il fonder? Doctrine surnaturelle par essence, immuable par destinée. Surnaturelle par essence. Elle ne peut pas tomber comme un aérolithe dans l'intelligence des peuples; il faut un organe accrédité qui la leur révèle. Immuable par destinée. Comment le sera-t-elle sans un tribunal qui la protège contre le caprice des interprétations?

2^o Comme organisateur de société.

« Chose sans exemple ! Jésus-Christ venait fonder l'unité des esprits par l'unité des croyances; mais évidemment ce projet magnifique n'eût été qu'une magnifique impossibilité, si les intelligences, travaillées par tant de passions qui conspirent à les désunir, n'avaient été soumises à l'action d'une souveraineté qui les domine et les retient en un vaste et même faisceau. Concevez, si vous le pouvez, l'harmonie des astres, sans une puissance modératrice qui les enchaîne dans les orbites immenses, où la force de projection les emporte.

3^o Comme maître et bienfaiteur de l'humanité. L'homme a besoin, en religion, d'idées fermes et précises, d'idées complètes, d'idées précoces; mais comment les avoir? Par le travail individuel? Pour cela quatre choses ne sont-elles pas nécessaires? la volonté, le temps, la pénétration, le courage.

« Eh ! qui donc remplira toutes ces conditions? Où se trouveront les hommes qui les rassemblent? Il faut la volonté de conquérir la vérité religieuse; mais, de grâce où la prendre? La fortune! un principe mathématique! une découverte industrielle! à la bonne heure! mais les solutions dogmatiques, qui donc en veut? qu'est-ce qu'elles signifient?—Il faut du temps; mais les deux tiers au moins de l'humanité n'en ont pas.—Il faut de la sagacité; mais que d'esprits dans le monde n'en possèdent pas une mesure suffisante! elle manque aux enfants; comment la supposer au peuple? Combien de riches très-habiles aux spéculations de la bourse et du négoce, et qui n'entendent rien aux problèmes religieux, que d'ailleurs assez souvent ils déclament? Et les savants, et les génies eux-mêmes, ont-ils toujours le regard assez perçant pour saisir, dans les ténèbres où ils se cache, le noeud de tous ces mystères? que de fois leur intelligence n'est-elle pas embarrassée de préjugés personnels ou héréditaires, sans que l'aigle prisonnier ait la puissance de briser ce réseau qui l'enveloppe, et de s'élever dans l'espace! Et supposez qu'ils soient libres de préventions; jusqu'où vont leurs conquêtes, je vous le demande? Une vérité ou deux, non pas définies, mais entrevues durant toute une longue vie, n'est-ce pas là tout ce que font, en dernière analyse, les plus heureux et les plus sages? Et ce lambeau d'idée, cette parcelle de lumière, de bonne foi, peuvent-ils s'appeler une religion? Il faut enfin du courage; certes on n'en manquera pas, s'il ne s'agit que de poursuivre dans les régions célestes le sillage et la chevelure d'une comète; on fatiguera pour cela le firmament à force de l'interroger; mais pour chercher à l'horizon la vérité dogmatique, on n'aura ni générosité, ni constance; ou peut bien, dans sa résolution, s'avancer jusqu'au doute; mais alors l'énergie nous abandonne; le monstre nous étreint dans ses serres, et nouveaux Prométhées, nous nous laissons déchirer par sa voracité impitoyable, sur le roc d'our nous pussions l'immense nous enchaîner encore plus que notre impuissance!

Quel expédient adoptera alors la sagesse de Jésus-Christ? Le voici, le voici, s'est crié l'orateur :

« Observateur à la fois sublime et charitable, Jésus-Christ a vu que dans tous les temps la famille humaine ne sera qu'une vaste famille de pauvres; que tous les esprits, aussi bien ceux des conditions élevées que des classes vulgaires, y seront dépourvus par eux-mêmes de la vérité religieuse, et dans son immense amour il a résolu de leur en communiquer le bienfait. Mais pour réussir il ne se borne pas à leur transmettre le trésor d'une doctrine ensevelie dans un livre dogmatique; ils seraient impuissants à l'en exhumer. Un principe existait autour de lui dans le monde; principe consigné par les anciens philosophes au profit de quelques adeptes; principe usurpé par les magistrats et rendu par eux despotique et local; principe profané par les sacerdoxes du polythéisme. Mais principe, malgré les abus, légitime et salutaire;

principe conforme aux instincts religieux de l'homme, et pour cela consacré par l'usage et le culte de tous les génies et de toutes les nations; principe qui, pour conduire au faite de la science aussi bien sacrée que profane, possède le merveilleux avantage d'abréger les circuits, de trancher les difficultés, de donner à l'âme un regard plus nigu, des ailes plus rapides; principe enfin par lequel seul les croyances peuvent s'établir, se refondre ou se perpétuer au sein de l'humanité; c'est le principe de l'autorité doctrinale. S'en emparer avec intelligence et noblesse, l'incarner dans une corporation qui l'assomplisse, le purifie et le seconde, par elle l'appliquer à l'enseignement universel des sociétés, par elle l'appeler à réparer dans l'avenir les effrayantes aberrations qu'il a produites dans le passé; voilà ce qu'a fait J.-C., voilà ce qu'il devait faire. Sans cette création d'une Église qui fut tout à la fois la promulgatrice de ses oracles et l'institutrice des peuples, il eût manqué son but et fût resté sans influence; son action n'eût été que celle d'un philosophe et non pas celle d'un messie; il eût brillé dans l'univers, mais comme une lampe dans un tombeau. Par l'Église au contraire qui lui donne une voix toujours retentissante à travers les siècles, il est le régénérateur et la lumière de tous, parce que la religion devient ainsi possible et facile à tous. J'ai presque dit qu'importe désormais le défaut de recherche? avec l'Église la vérité se montrera sans qu'on l'appelle et malgré qu'on veuille la fuir!.

Troisième partie.—Pouvoir doctrinal de l'Église irrécusable comme joug :

On proteste contre l'Église comme autorité doctrinale par droit de lumière et d'époque, par droit de liberté et par droit de progrès.

1^o Droit d'époque et de lumière : A l'âge viril où nous sommes, dit-on, la raison peut se passer d'autorités doctrinales, leur temps n'est plus.

Le temps des autorités doctrinales est passé ! C'est faux en droit : 1^o parce que l'humanité, même à l'époque où nous sommes, serait incapable, prise dans son ensemble, de se créer à elle-même les croyances dont elle a besoin; 2^o parce que l'Église a reçu de son fondateur une autorité qui doit rester toujours.

Le temps des autorités doctrinales est passé ! C'est faux en fait : parce que toutes les religions philosophiques et positives sont encore acceptées sur parole. La Chine n'a pas secoué le joug de ses lettrés, ni le Tibet celui de ses lamas. Églises nationales. Sectes hérétiques. Ecoles philosophiques.

2^o On proteste par droit de liberté. Obéir aux autorités doctrinales c'est une servitude humiliante. Servitude ! Oui, si l'on obéit à une autorité absurde ou brutale; mais si l'on obéit à une autorité véridique, investie d'une délégation sainte, ne faisant aucune violence aux âmes tout en aspirant à les éclairer, à les dominer, où sera la servitude?

Comment il n'y aura pas de déshonneur. On ne se dégrade pas, mais on s'honore en obéissant à un pouvoir légitime.

3^o Enfin on proteste contre l'Église par droit de progrès. Le progrès est impossible avec une autorité doctrinale.

Impossible ! avec une autorité à la turque ou à la brachmane, on le conçoit; mais comment avec une autorité large et raisonnable? Impossible ! mais au contraire le progrès n'est possible qu'avec une autorité sage et discrète comme celle de l'Église ! Point de départ assuré, conquêtes fermes qui demeurent et qui s'enchaînent, voilà les conditions du progrès, et vous ne les trouverez que par une autorité doctrinale.

RÉPONSE.—« Un homme avait reçu de la nature un génie magnifique; nulle sagacité n'égalait jamais la pénétration de son regard. Avec cet œil puissant, avec cette faculté souveraine de sonder en haut et en bas l'immensité des abîmes, il crut qu'il pourrait se faire sa religion tout seul, et sans autre initiateur que sa propre intelligence. Mais quand il aborda les questions formidables du bien et du mal, de la conscience et de la destinée, au bord de ces gouffres effrayants, il fut pris de vertige. Avec celle des manichéens et des académiciens, dont il fut tour à tour le disciple, sa raison roula mourante dans un précipice sans fond; et quand il fut là il s'éleva en lui un flux et reflux orange de rêves, de doutes et d'inquiétudes; oscillations malheureuses qui le trouvaient tout à la fois incapable de se fixer sur rien, et désespéré de s'agiter ainsi dans le vide.

« Mais un jour vint où l'Église s'offrit à lui sous les traits de saint Ambroise; subjugué par sa parole, il se plaça sous sa tutelle, et alors une révolution fortunée s'opéra dans son âme. Tant qu'il avait été son propre guide, il s'était égaré dans des routes de ténèbres et de douleur; du moment où il eût accepté l'anguste épouse de Jésus-Christ pour conductrice et pour mère, dès qu'il eût appelé à le mener par la main, comme un enfant qui ne peut voir et marcher de lui-même, il entra dans une douce région de soleil et de repos. Cet homme, ce génie vous l'avez présenté; il se nommait Augustin ! Il est peut-être parmi vous, messieurs, des esprits qui partagent les témérités et les angoisses de son indépendance; peut-être, comme lui, cherchent-ils, dans leurs propres pensées, le noeud défectueux des grands problèmes religieux, et ils ne trouvent en eux qu'incertitude et perplexité ! Ah ! sachez-le bien ! le jour de l'intelligence, comme celui des organes, ne nous vient pas du dedans, mais du dehors. À l'exemple de saint Augustin, cherchez-le dans l'Église, et les décisions de son pouvoir. Sous son autorité toute de sagesse et de

persuasion, vous ne cesserez pas d'être libres, et vous serez plus éclairés et plus heureux; elle ne sera pas un despote, elle ne sera qu'un bienfaisant oracle, et à sa suite, comme un autre Israël dirigé par un autre colonne de lumière, vous vous avancerez d'un pas ferme et sûr vers l'avenir, par le chemin royal de la paix et de la vérité !

Assurément, nous ne tenterons point d'ajouter ici d'insuffisants commentaires et d'impuissants éloges pour célébrer une semblable effluence. Comme les auditeurs de Notre-Dame, nos lecteurs proclameront avec nous : Non, la chaire des Ravignan et des Lacordaire ne déclinera pas, et l'enseignement sacré s'y perpétue toujours fort et brillant, selon l'expression du prophète : *Vox domini in virtute*.

PISE ET FLORENCE

Les antiquités d'Autun.—Ce qu'on appelle le Temple d'Apollon.—Les églises peintes.—Pont-Beauvoisin et sa douane.—L'importance du passaport quand on a passé la frontière.—Les Charmettes.—La Citerne et le Cimetiére des Anglais, Livorno.—Les crétiens de la Maurienne.—Le couvent du Mont-Céris.—Arrivée à Suze.—Le pain Piémontais.—Entrée à Turin.

Turin.—Le palais de Madame.—Eloge du gouvernement sardes.—Le roi Charles-Albert.—Le peuple admis librement dans son palais.—Une tragédie d'Alfieri.—Les palais de Gênes.—Vieux costumes de la Spezia.—Étymologies italiennes.—Les mendians.

Suite.

Je quitte Chambéry dans le carrosse d'un voiturin, moi, sixième, et en fort bonne compagnie. Nous entrons dans cette suite de vallées qui s'arrête au pied du Mont-Céris, et dont tous les voyageurs ne goûtent pas également les âpres beautés. La Maurienne surtout, sauvage, inculte, resserrée entre des monts désolés, et peuplée de crétiens qui justement se précipitent en foule devant les voitures, cette malheureuse vallée, dis-je, digne à certains égards d'intérêt et d'admiration, ne laisse emporter au voyageur que des impressions pénibles. Le capital de la contrée, Saint-Jean-de-Maurienne, qui n'est qu'un bourg misérable, est le siège d'un évêché. On s'arrêta là pour déjeuner. Nous y étions attendus par une partie de la population, qui nous présenta le spectacle le plus imprévu, le plus surprenant le plus effroyable. Imaginez les plus folles débauchés du crayon, les plus monstrueux croquis de Galle, les plus horribles visions d'Hoffmann, et toutes les combinaisons les plus épouvantables qui peut inviter le délire en bouleversant les traits du visage humain; des êtres sans âge et sans sexe, s'élevant à trois ou quatre pieds de terre, des membres sans proportion, nous, tortus et rugueux comme le tronç rabougri d'un vieux chêne, des cors et des visages boursoufflés et comme gonflés de tumeurs, des goîtres hideux retombant en cascades de chair humaine, des rictus et, pour employer le mot, des bouches serpentant et s'ouvrant comme des crevasses d'une oreille à l'autre, à travers les gibbosités enlousées d'une manière de face; enfin, un ou deux points lumineux éblouissant dans ce chaos variculaire, et qui sont des yeux apparemment, voilà l'esquisse fort adoucie, fort imparfaite, fort loin de la réalité, des êtres qui nous entourèrent sur la porte de l'auberge de Saint-Jean-de-Maurienne. Ils nous poursuivirent même plus loin, et je vis une des dames de notre carrosse sortir tout épouvantée d'une salle de l'hôtel, où elle avait vu un de ces visages. Les habitants industriels sont bien obligés de les employer, puisqu'ils forment une portion notable de la population. Je ne veux pas m'appesantir sur les souvenirs d'un déjeuner à la confection duquel avait présidé peut-être une de ces dégoûtantes créatures. Les crétiens, en général, demandent l'autisme, et malheureusement ils inspirent une horreur si profonde que l'homme le plus compatissant, qui les voit pour la première fois, ne peut guère s'empêcher de se détourner. Je connaissais les crétiens de Martigny et de tout le Valais; mais je déclare que leurs difformités, peut-être affaiblies dans ma mémoire, ne m'avaient en rien préparé aux terribles apparitions de Saint-Jean-de-Maurienne.

Le matin du quatrième jour, car on voyage avec ces voiturins de Savoie et d'Italie comme on voyageait en France du temps de Mme de Sévigné, le quatrième jour nous arrivons à Laus-le-Bourg, au pied de cette route imposante que Bonaparte jeta sur le sommet des Alpes. Les souvenirs du génie impérial nous saisissent dès l'auberge du village, qui fut bâtie sur un ordre exprès du grand général, et qui se ressent de cette illustre origine. Nous y fîmes le meilleur repas qu'on nous eût offert depuis le commencement du voyage. Au sommet du mont on trouve un lac qui passe pour nourrir de bonnes truites, et un hospice aujourd'hui abandonné, où l'on n'entretient plus qu'un seul ecclésiastique. Après avoir parcouru de longs corridors, nous découvrimmes le digne prêtre au fond d'une chambre et devant un bon feu qui n'eût pour nous rien de superbe, quoique nous eussions laissé une chaleur accablante dans la vallée. L'ecclésiastique nous fit les honneurs avec une extrême politesse. Il nous mena dans les chambres impériales, où Napoléon et même, dit-on, Marie-Louise ont couché. Le héros, dans sa carrière militaire, a dû trouver sans doute de plus mauvais gîtes; il a dormi sous les branches et sous la toile, et peut-être sur la terre nue du bivouac, mais il n'a certainement jamais eu de chambre plus mal décorée. Les murs sont couverts de peintures grossières dont rougirait le dernier de nos estamnets. Le globe impérial surmonte le ciel du lit et donne seul quelque signification à la pièce. La menuiserie, le carreau, les ornements sont d'une auberge du village. On peut voir dans les salles voisines, d'ailleurs toutes vides, quelques portraits de personnages du même temps, généraux et diplomates, et, entre autres, celui d'un maire du département du Mont-Blanc, autant que je crois, qui, avec ses cheveux en oreille de chien, ses joues enluminees, son jabot, son habit brodé, semble peint pour un enseigne. Je pense aussi avoir vu Napoléon lui-même, en habit de premier consul. La fin du jour suffit à peine pour descendre ces magnifiques romps du riviers de la montagne qui, au lieu de précé-